

DOCUMENT PÉDAGOGIQUE

La Minoterie - Création jeune public et éducation artistique

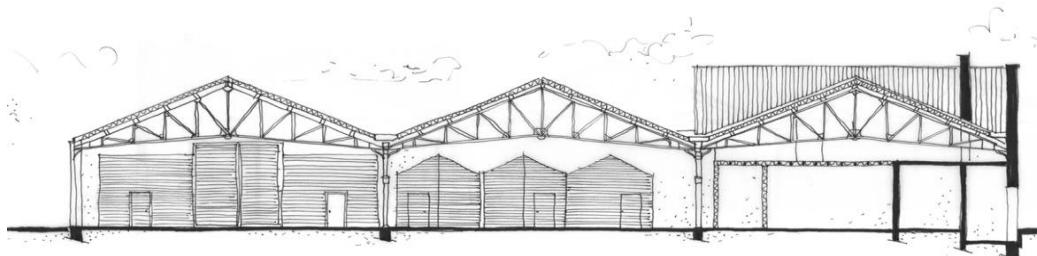
75 avenue J. Jaurès

21000 Dijon

Tél : 03 80 48 03 22

mail : accueil.laminoterie@gmail.com

site : www.laminoterie-jeunepublic.com



LA MINOTERIE

création jeune public et éducation artistique



réalisée par Cécile Duborgel, Service éducatif
Cecile.Duborgel@ac-dijon.fr

Projet Théâtre. Cie Barbès 35 (Yonne)
-du 31/10 au 11/11/2016 à la Minoterie.

(DANS LA MER IL Y A DES)
CROCODILES

à partir du livre de Fabio Geda

PETIT GLOSSAIRE POUR GRANDES QUESTIONS

Le monde / son monde

Le monde originel d'Enaiat, son **monde maternel**, c'est l'Afghanistan. Mais ce monde n'est pourtant pas habitable pour Enaiat, et pour tous ceux qui comme lui appartiennent à l'ethnie des Hazaras. Certains disent que « *nous sommes des esclaves, et qu'il faut nous traiter comme tels* » – confie l'enfant de 10 ans : il faut alors partir, quitter sa maison, ce sol hostile. « *Aux Tadjiks le Tadjikistan, aux Ousbeks l'Ousbekistan, aux Hazaras le Goristan (Gor signifie tombe)* » : le dicton des Talibans laisse-t-il un autre choix aux Hazaras que l'**exil** ? Peut-on courir le risque d'être tué ou persécuté parce qu'on est Hazaras, puisque « *ça se passe comme ça chez nous* » ? S'en aller n'est pas ici le fruit d'un désir, mais une **nécessité** : « *Moi, je n'aurais jamais voulu quitter Nava* », confie Enaiat. Aucune vie digne et libre n'y étant cependant possible, il faut bien **s'arracher** à ce monde premier – et conquérir un nouveau « monde », habitable, humain. Le récit d'Enaiat est le récit d'une longue et douloureuse épreuve, la traversée de plusieurs pays qui sont comme autant de mondes, eux-mêmes constitués de micro-mondes : ainsi pendant des mois pour Enaiat, en Iran, « *le chantier était un monde* ». Puis peu à peu, au fil des ans et du voyage forcé, « le monde » finira par s'ouvrir, et par devenir vivable : en Italie enfin l'interminable exil s'achèvera. Une « *deuxième vie* » commencera alors dans ce pays d'adoption, nouvelle culture, nouvelle langue – **nouveau monde** dans lequel Enaiat pourra enfin vivre sans peur.

La peur

Car la première vie d'Enaiat, c'est une vie au sein de laquelle se logent en permanence la peur et l'inquiétude, plus ou moins vives selon les moments, plus ou moins éprouvées ou oubliées, toujours présentes néanmoins. Cette **peur omniprésente** qui accompagne chaque instant, l'ouvrier Hamid l'exprime parfaitement lorsqu'il dit à Enaiat : « *Je n'ai jamais peur (...) Et j'ai toujours peur. Je ne sais plus faire la différence* ». Cette peur, qu'Enaiat lui aussi intériorise au point de ne plus pouvoir se dissocier d'elle, est un sentiment qui inhibe, qui empêche : « *J'ai eu faim, mais je n'ai pas demandé à manger. J'ai eu soif, mais je n'ai pas demandé d'eau* » – Enaiat supporte ce qui ne devrait pas être supporté, et la peur ici à la fois paralyse et rend sage, de cette sagesse qui sonne néanmoins comme du fatalisme...

L'espoir / La mort / La vie

Pourtant Enaiat n'est pas fataliste. Il lutte au contraire pour s'échapper, sortir de sa condition, parvenir jusqu'au seuil d'une vie enfin humaine et libre. Son exil durera longtemps, très longtemps, aussi longtemps que son **espoir** de trouver une « place » n'aura pas été réalisé – cinq ans au total avant de s'installer en Italie, et que commence sa deuxième **vie**. « *L'espoir d'une vie meilleure est plus fort que tout autre sentiment* » dit-il, nous expliquant ainsi comment on peut tant endurer, tant patienter, tant supporter. Cette Odyssée contemporaine est en effet une interminable épreuve, aux côtés de la **mort** toujours menaçante, et toujours proche. La mort réelle de plusieurs migrants qui aux côtés d'Enaiat tentent de gagner la Turquie par la montagne ; la mort possible et que l'on sent si proche quand la douleur devient insupportable : « *à partir d'un certain moment, j'ai cessé d'exister* », dira Enaiat en faisant le récit de son abominable trajet dans le double-fond d'un camion. De toutes ces épreuves, la vie sortira finalement triomphante pour lui. Mais il aura appris à son corps défendant le manque, la peur, la douleur, et le voisinage de la mort.

La solitude / l'amitié

Parmi les principales épreuves que traverse cet enfant, il y a celle aussi de la **solitude**. Non de cette solitude effective que nous connaissons tous, et dont nous faisons tous l'expérience : mais de cette solitude *essentielle*, qui définit en un sens notre condition, et par laquelle chacun, dans l'épreuve, se retrouve comme abandonné sur la Terre, sans véritable soutien. Abandonné par sa mère qui l'emmène au Pakistan pour le protéger des dangers qu'il court en Afghanistan, Enaiat en effet est seul, fondamentalement seul, livré à lui-même, porté par sa seule force vitale. Il noue heureusement au fil du temps et des hasards quelques **amitiés précieuses**, qui font contrepoids à cette solitude de fond.

« *Quand on n'a pas de famille les amis sont tout* ».

Apprendre

Quand il évoque son pays natal, et la nécessité dans laquelle il s'est trouvé de le fuir, Enaiat très vite raconte l'horreur de l'empêchement d'**apprendre**. « *Ce sont les ignorants du monde entier qui empêchent les enfants d'apprendre* », assure-t-il en réponse à l'insupportable violence des Talibans, qui ont exécuté son maître et fait fermer son **école**. Car la vie à laquelle Enaiat aspire, et celle que sa mère veut pour lui, c'est la vie d'un homme **libre** et **éclairé** : condamner un homme à l'ignorance, lui refuser la possibilité d'apprendre, c'est en effet saper la curiosité qui est la racine même de l'humanité, c'est tuer le désir, c'est interdire à la vie de s'épanouir. « *Sans école la vie ressemble à de la cendre* », dit encore Enaiat – dont le récit s'achève au lycée, récit qui avait commencé avec la mort du maître. Entre ces deux moments Enaiat aura aussi appris beaucoup à l'école de la vie. Citons entre autres pour finir cette leçon simple qu'il nous transmet – « *la patience sauve la vie* ».